



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

### Un Français dans l'armée écossaise

Le récit de Jean Wahl

---

## Un Français dans l'armée écossaise

---

Sous ce titre est présentée, à la demande du président Leruez, une relation de divers épisodes de mon expérience, en 1944 et 1945, avec le 15th (Scottish) Reconnaissance Régiment, de la Normandie à la Baltique.

En exergue, je souhaite insister sur la reconnaissance que je dois aux Britanniques, quelle que soit leur nation d'appartenance. A la fin de 1942 et au premier trimestre 1943, alors que j'étais en transit entre la France et la Grande-Bretagne, ils ont financé la plus grande partie de mon séjour en Espagne. A cette occasion, j'avais pris l'identité de John Henry Wilkinson et reçu du Consulat britannique à Barcelone un passeport à ce nom que je conserve encore.

Mon frère et notre compagnon Antoine Mayer ne pouvions quitter l'Espagne clandestinement - il y avait un réseau remarquablement organisé par Lisbonne- car nous avons été libérés de la prison de Gérone grâce à la caution, "sur sa vie et sur ses biens", d'une personnalité importante; mon frère et Antoine, déclarés deux ans plus jeunes que moi, avaient obtenu, conformément à une négociation entre l'Espagne et les Alliés, un visa de sortie, mais pas moi; quinze jours plus tard, à la suite d'une comédie montée par un avocat ami de Barcelone venu m'aider à Madrid, je fus déclaré "fou" chez le Directeur du Cabinet du ministre des Affaires Etrangères, donc inutile pour les Alliés, et reçus moi aussi mon visa de sortie -"salida"-

Comme le train pour Algésiras était plein et qu'il me savait impatient, mon correspondant de l'ambassade britannique me prit un wagon-lit et je m'embarquai dans la rade de Gibraltar sur un navire américain qui, au sein d'un convoi "accélééré", me conduisit en quinze jours – *il fallait aller jusqu'au large des Etats-Unis pour être au-delà du rayon des avions allemands Condor* – à Greenock, où l'accueil de la population aux quelques Français arrivant en Ecosse reste inoubliable .

Vers le 10 juillet 1944, en me glissant le long de la coque d'un "LST" venu de Gosport, je pris place dans une jeep amphibie sur laquelle j'allais, entre Courseulles et Arromanches, retrouver le sol de France : pour me souhaiter la bienvenue, un enseigne de la Royal Navy m'apporta une baguette de pain, un litre de vin rouge et un camembert l

Lors de ma première permission en Angleterre passée à Middleton-on-Sea où j'avais été deux fois en vacances avant la guerre, le club sportif local me déclara "life member" en raison des efforts que j'avais accomplis pour rejoindre la Grande Bretagne.

Enfin, je me dois de préciser que, dans la 15th (Scottish) Division, comme, très rapidement, dans le régiment de reconnaissance de la division, j'ai été accueilli et n'ai cessé d'être traité comme l'un des leurs, et pas une seule fois l'humiliante défaite de la France de 1940 n'a été évoquée.

Ma campagne avec le régiment, de fin juillet 1944 à mai 1945, et la profonde amitié avec nombre de ses officiers qui s'ensuivit, expliquent peut-être en partie mes relativement nombreux séjours en Ecosse. Dès 1946, avec une association de jeunes, des vacances dans les Highlands: le "haar" à Dornoch, les jeux de Braemar, un bain glacé en plein mois d'août par un temps magnifique à Thurso. Pendant mes dix années de Londres, plusieurs voyages professionnels -visites d'usines, réunions diverses à Édimbourg, une journée sur une plate-forme pétrolière au large d'Aberdeen- le plus souvent merveilleusement organisés par Louis de Cabrol, notre "ambassadeur" en Ecosse qui avait été le commandant en second de mon École des Cadets de la France Libre, divers séjours privés -notamment vers Malaig sur les traces de Bonnie Prince Charlie, dans un château réputé pour ses fantômes (que je n'ai ni vus ni entendus), dans la demeure



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

### Un Français dans l'armée écossaise

Le récit de Jean Wahl

du marquis de Lansdowne, la navigation sur divers lochs, des week-ends dans de très beaux et sympathiques hôtels-

Typique fut mon sentiment du particularisme anglo-écossais lorsque, en conduisant en principe tous feux éteints dans le convoi du régiment alors que nous nous apprêtions à franchir la ligne Siegfried -alors faiblement défendue-, je ne pus un instant résister à allumer les lampes-codes de ma jeep (peintes en bleu); mon "batman", de Dumfries, Lowlands, assis à côté de moi, me dit quelque chose comme "niche girrel,sirr"; je me demandai d'abord quel était cet animal appelé "girrel" avant de réaliser qu'il s'agissait d'une "girl".

Divers épisodes, dont j'ai bénéficié, témoignent de la liberté d'action, de la simplicité des procédures, de la largeur de vues qui régnaient dans l'armée britannique à l'époque de la campagne du nord-ouest de l'Europe.

Lors de mon arrivée en Normandie, vers le 10 juillet 1944, sauf dix livres prêtées par un camarade, j'étais sans le sou, mon portefeuille avait été volé à Londres, à Dolphin square, la veille de mon embarquement, pendant que l'on me remettait mes armes. Sur ma seule parole, le "Pay officer" de la division, Patrick Attlee -neveu de Clément-, me délivra un mois de traitement (30 livres de l'époque, je crois) alors même que les gestionnaires de l'officers'mess m'avaient donné tous les délais pour régler mes dettes.

Dès mon arrivée dans la 15th (Scottish) Division, son chef, le général Barber -"the tallest general in the British army" (2 mètres 18)-, m'a demandé de rendre visite aux unités principales de la division et de m'attacher à celle avec laquelle je pourrais être en sympathie et susceptible de procurer, par des résistants français, le plus de renseignements possibles sur les positions et les intentions tactiques et stratégiques des Allemands. Le coup de foudre -réciproque- avec le régiment de reconnaissance de la division fut instantané, et dure encore.

En août, alors que nous étions au repos à Thury-Harcourt, au sud de Caen, j'appris que la région de Dinard était libérée, ce qui n'était pas tout à fait vrai. Ma famille avait une maison à Saint-Lunaire où je passais mes vacances depuis ma naissance. En me donnant même un ordre de mission, mon colonel me donna la faculté d'aller participer à la libération de la région. Je partis avec mon "batman" et un journaliste du "Glasgow Herald" qui voulait faire un article sur un Français qui retrouvait sa maison. Malheureusement, les combats n'étaient pas terminés: devant la vieille église de Saint-Lunaire, je m'arrête devant un char Sherman et des motos commandés par un capitaine américain qui me demande "ce que je fais là". Je le lui explique. Il me dit que l'essentiel des Allemands qui se battaient encore se trouvaient précisément dans notre propriété, tout en haut du village, et que puisque je connaissais bien le terrain, le mieux était que je dirige son équipe. Parvenus à proximité de la maison, nous reçûmes le feu des Allemands. Il fallait de toute évidence y répondre. Pour me faire plaisir, le capitaine fit tirer trois obus antichars et non des obus explosifs: ainsi, au lieu d'être détruite, il y eut trois trous dans la maison, et les Allemands se retirèrent vers la Garde-Guérin, près de la plage de Longchamp, où ils hissèrent le drapeau blanc. Si la maison avait été détruite, ma famille aurait touché assez rapidement des dommages de guerre; les trois trous firent entrer l'humidité dans les poutres qui furent fragilisées par la mэрule que nous n'avions pas les moyens de réparer, n'ayant perçu beaucoup plus tard que de faibles indemnités; ma famille dut louer, puis vendre la propriété à la S.N.C.F qui en fit une colonie de vacances.

Dans des conditions analogues, je pus me rendre à Paris au moment de la Libération. Nous sommes au repos dans un champ près de Barquet, non loin de Beaumont-le-Roger. La radio annonce que Paris est en cours de libération. De nouveau, avec l'autorisation de mon colonel, je pars le jeudi matin avec un pick-



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

### Un Français dans l'armée écossaise

Le récit de Jean Wahl

up, et mon "batman". Devant le château de Versailles, je demande à un agent de police, seul et écrasé par la chaleur, si les ponts de la Seine sont intacts: il ne comprend pas comment je puis poser pareille question tant il lui paraît évident qu'ils ne sont pas touchés -mais je n'avais vu que des ponts détruits depuis la Normandie-. J'arrive à Paris par le "colimaçon" de Suresnes" et, au carrefour de la cascade du Bois de Boulogne, une jeep conduite de façon folle manque de peu de se projeter dans ma voiture; nous nous arrêtons et je commence à avoir quelques mots avec le conducteur de la jeep; c'est Yves Ciampi, mon meilleur ami d'avant la guerre, médecin à la 2ème DB qui campait à Bagatelle; je ne l'avais pas revu depuis mon départ de Paris à l'automne 1941; nous avons passé la soirée et une bonne partie d'une nuit de fête ensemble avec des amis. J'ignorais que j'étais arrivé à Paris alors que le général de Gaulle était à Notre-Dame. J'y suis resté jusqu'au samedi, ayant rencontré divers amis et membres de ma famille, non sans avoir échappé de peu à une balle d'un tireur des toits place de la République.

J'eus également la chance d'être à Bruxelles au moment de sa libération, accompagnant cette fois mon colonel. Nous étions au repos à Oudenarde. Bruxelles venait d'être libérée par la Guards Armoured Division, et j'y avais des cousins belges. Mon colonel suggéra que, plutôt que de ne rien faire, nous pourrions aller prendre un bain chez ces cousins. Nous arrivâmes sans difficulté rue Vergote où mon colonel put prendre son bain le premier -hiérarchie oblige-, mais pas moi car il n'y avait plus d'eau chaude. Cependant, j'eus une formidable récompense: pendant que mon colonel prenait son bain, je me rendis avec notre jeep boulevards Anspach et Adolphe Max où les foules acclamèrent mon képi bleu -et portèrent un moment la jeep en triomphe-, instant d'intense émotion; j'étais à Bruxelles, semble-t-il, le seul militaire français.

Sur le plan militaire, parmi beaucoup d'autres, les circonstances suivantes méritent peut-être d'être mentionnées

En premier lieu, une leçon de courage tranquille.

Lors de ma première nuit avec le régiment, mon lit de camp avait été installé dans une levée de terre bordant un champ, au sud de Caumont. Au moment de l'aube, j'entends des explosions, des particules de terre commencent à tomber sur mon lit, la peur me pénètre progressivement, je regarde par l'ouverture de mon trou d'où je vois un homme muni d'un plateau marcher rapidement en zig-zags dans le champ qui mène à mon trou. Lorsqu'il arrive devant moi, il me dit: "early morning tea, sir". Je m'étonne que, sous un bombardement, il vienne me porter ce thé. Il ne comprend pas mon étonnement et pense que je suis surpris par ses zig-zags. Il dit alors: "'To-day, sir, its schrapnells".

Tout n'a pas toujours fonctionné au mieux.

Le "brigadier" chef de la 227th Infantry brigade de la division avait décidé de prendre d'assaut deux collines au sud-est de Caen, près des villages de Esquay et Evrecy. Pure folie car les collines étaient fortifiées par des casemates dignes des lignes Maginot et Siegfried. L'instituteur local franchit les lignes pour nous supplier de ne pas attaquer de front et de faire le tour par un chemin peu connu dissimulé dans la nature. Ce "froggy" n'est pas jugé crédible par le "laird brigadier". L'attaque de front a lieu: la brigade subit un tel carnage qu'elle ne s'en remet jamais jusqu'à la fin de la guerre.

Autre exemple de travail inutile, et pourtant, cette fois, de vraiment bon travail.

Nous sommes au repos près de Beaumont-le-Roger. J'ai l'intuition que les Allemands ont quitté la rive sud de la Seine et sont passés sur la rive nord, que nous pouvons prendre Louviers sans coup férir et peut-être



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

### Un Français dans l'armée écossaise

Le récit de Jean Wahl

que nous pouvons franchir facilement le fleuve. Le colonel m'autorise à aller voir. Accompagné de mon fidèle "batman" et surtout de l'aumônier du régiment, le Révérend Bradbrooke qui avait été champion olympique du 110 mètres haies aux Jeux de 1928, je pars dans un "pick up" et, après avoir tourné à droite sur le plateau, descends dans la falaise, un peu inquiet devant le risque de trouver les Allemands au bout de chaque virage. A Louviers, pas un Allemand, mais Henri Bourdeau de Fontenay, Commissaire de la République pour la Normandie et futur directeur de l'ENA, haranguant, debout sur le capot d'une jeep, une grande foule dans laquelle des membres de la Résistance me confirment qu'il n'y a plus d'Allemands sur la rive sud de la Seine et que tous les renseignements sur les positions allemandes sur la rive nord pourront être obtenus en les accompagnant dans la résidence de la générale Dupré de Mac-Carthy (son mari, officier français, était décédé) où se trouve le P.C. de la Résistance locale. Ce qui fut fait, et les renseignements obtenus: les Allemands ne sont plus sur la rive sud de la Seine, sauf sur une petite île appelée Portejoie, et leurs positions précisées sur la rive nord

De retour au régiment, le Révérend Bradbrooke et moi rendons compte au colonel qui estime qu'il faut sans attendre décider le passage de la Seine par l'ensemble de la division. Nous allons tous trois voir le général commandant la division, rapidement convaincu, puis le général commandant le 10ème Corps d'armées, lui aussi convaincu. Laissant Bradbrooke et moi, les deux généraux et le colonel se rendent au P.C. de Bernard Montgomery: celui-ci refuse tout net; il estime que la logistique, en particulier les approvisionnements en essence, ne peut être rapidement mise en place.

L'inévitable délai me permit de me trouver à Paris lors de la Libération. Mais, les Allemands étant revenus en force sur la rive nord, le régiment dut déplorer des pertes sensibles avant et pendant le passage de la Seine, quelques jours plus tard, sur un pont de bateaux situé sous la propriété de Louis Renault, à Hennequeville.

Louviers fut prise après de sérieux affrontements. La ville nous manifesta sa reconnaissance lors d'un voyage du souvenir, une trentaine d'années plus tard, journée pendant laquelle l'orphéon municipal, faute de connaître la musique du "god save the queen", joua le "Tipperary", ce qui ne manqua pas de provoquer une certaine gêne parmi les Anglais d'Angleterre.

Le général finit par arriver et prend place sur l'estrade, devant l'église. La "parade" du régiment démarre, et donc ma "troop".

Je connaissais les commandements britanniques de base de la manœuvre en ordre serré, tels que "forward march" ("en avant, marche") ou "eyes right" ("tête droite"). Mais, juste avant le passage devant l'estrade du général, je m'aperçois que ma "troop" marche sur le mauvais pied, et j'ignorais le commandement britannique pour "changez de pied". Rassemblant mon courage, je crie d'une voix forte: "change step"; la "troop" change de pied sans hésitation. C'était, par un coup de chance, le commandement réglementaire!

Le hasard et certaines connaissances techniques peuvent être fort utiles en temps de guerre.

Comme l'ensemble de l'armée britannique, le régiment était "scotché" au nord-ouest d'Eindhoven près d'un village nommé Saint-Oedenrode. Le terrain était le nôtre le jour et tenu la nuit par les Allemands dont nous entendions le bruit des patrouilles. Il s'agissait d'aller jusqu'à la Meuse, mais nous étions bloqués parce qu'entre nous et la Meuse se trouvait un terrain de tourbes humides ("peat ground") qui ne pouvaient supporter des blindés.



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

### Un Français dans l'armée écossaise

Le récit de Jean Wahl

Parlant avec des paysans, nous apprenons que ces tourbes sont traversées par une bande de terre très solide, appelée localement "chaussée Charlemagne", sur laquelle pourraient certainement passer des chars lourds. Avec Jack Isaacs, Intelligence officer du régiment, nous nous rendons à l'université de Tilburg, ville précédemment libérée par le régiment -qui y était très populaire et fût le lieu, il y a une trentaine d'années, d'une réunion fort réussie de l'association des Anciens du régiment-, pour consulter les cartes géologiques. Nous voyons très nettement qu'en effet, les tourbes sont traversées par une bande de terrain jurassique extrêmement solide.

Cette particularité était complètement ignorée des Allemands. Toute une division blindée - et le régiment, puis sa division- purent, dans une totale surprise de l'ennemi, parvenir en quelques heures sans pertes sur la Meuse à Hoet-Blerick, en face de Venlo qui, plus tard, fut prise depuis le nord.

Il avait été en effet décidé, après la défaite finale de l'offensive allemande des Ardennes - à l'occasion de laquelle nous avons vu pour la première fois des avions Messerschmitt à moteur à réaction- que le régiment tenterait, avec la 2ème armée britannique, de percer la ligne Siegfried depuis la région de Nimègue, ce qui ne fut pas trop difficile car les Allemands avaient ramené l'essentiel de leurs forces sur la rive orientale du Rhin. Mais, la ligne Siegfried une fois franchie, la situation se compliqua car les Allemands avaient fait sauter toutes les digues entre Meuse et Rhin: la région était entièrement inondée et il était très difficile de diriger des véhicules, blindés ou non, sur une boue épaisse.

Lors d'une randonnée difficile en jeep, je passai plusieurs fois, entre Goch et Kalkaar, devant une cave où -je ne l'ai su que bien après la fin de la guerre- se cachaient deux camarades de notre Ecole des Cadets qui, appartenant aux forces spéciales ignoraient le départ des Allemands et qu'ils étaient désormais en pays ami: ils avaient traversé la Meuse à la nage pour donner aux Alliés par radio des informations sur les positions ennemies.

Du Rhin à la Weser, l'avance fut très rapide et je me signalai par un "fait d'armes" dû à ma maladresse et à une chance extraordinaire: sur la rive orientale de la Weser, je me trompai de route et fut mis face à face avec deux chars Panther, dès qu'ils m'aperçurent, leurs équipages mirent le drapeau blanc et je pus revenir au P.C. du régiment avec des prisonniers de marque.

Mais, après que nous ayons nous emparé -ce qui n'était probablement pas réglementaire- de la merveilleuse cave du général von Mackensen, ancien ambassadeur du Reich à Rome, un épisode si tragique qu'il est malheureusement inoubliable fut la libération du camp de concentration de Celle, au nord-est de Hanovre - une dépendance du camp de Neuengamme-, célèbre par les tortures infligées aux déportés par Robert Kraemer, "le bourreau de Celle", depuis condamné par le tribunal de Nuremberg. Situé au centre d'une place ronde entourée d'immeubles de quatre étages dont les occupants ne pouvaient rien ignorer de ce qui se passait sous leurs yeux, ce n'était pas un camp d'extermination directe, mais le manque de soins et de nourriture comme les tortures étaient tels que la mort survenait rapidement. Les cadavres étaient laissés en tas à l'air libre et formaient des pyramides où ils se décomposaient progressivement. La rapidité de l'avance alliée avait surpris les gardiens du camp: pour y pénétrer, il avait fallu se débarrasser des SS qui se trouvaient à son entrée et les kapos battaient encore leurs victimes. Nous avons remarqué une personne française apparemment proche de la mort qui avait été député de l'Eure; nous l'avons nourrie et réconfortée de notre mieux, mais nous dûmes quitter le camp pour poursuivre notre offensive et ne pensions pas que cette personne pourrait survivre. Or, vingt-cinq ans plus tard, au cours d'un voyage organisé pour les Anciens du 15th (Scottish) Régiment sur les plages de débarquement, nous visitâmes le Musée du Débarquement d'Arromanches où se trouve, dans la voûte d'entrée le fanion du régiment -car



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

### Un Français dans l'armée écossaise

Le récit de Jean Wahl

nous avons refusé que le "War Museum" d'Edimbourg le conserve dans un tiroir-. En sortant du musée, je vois un homme portant la pancarte "Neuengamme", dont les Anciens venaient aussi de visiter le musée; il m'apprend que celui que nous avons vu mourant à Celle avait survécu, était redevenu député de l'Eure et était mort récemment de façon naturelle.

Celle était proche de Bergen-Belsen, libéré par d'autres unités de la 15th (Scottish) Division. Le général Barber fit visiter le camp par tous les soldats de la division, quel que soit leur grade, afin qu'ils sachent pourquoi ils se battaient.

La fin de la guerre commença, pour le régiment, par le passage de l'Elbe. Après la traversée de la lande de Lüneburg, ce passage fut difficile et les pertes lourdes: nos troupes étaient sous le feu des canons de marine de Hambourg et les troupes allemandes se battaient encore fort bien. En remontant la rive orientale de l'Elbe, à Lauenburg, par une fenêtre ouverte, nous entendons à la radio allemande: "Der Führer, der Führer ist getötet". Hitler s'était en effet suicidé à Berlin. Nous contournâmes Hambourg, puis entendirent la langue russe dans nos radios. Les routes étaient encombrées par les milliers de soldats et de civils fuyant l'armée soviétique pour se placer sous la mouvance des alliés occidentaux.

La guerre se termina pour nous à Elmenhorst, entre Hambourg et Lübeck, par deux épisodes ironiques. Des Polonais, nombreux dans la ville, avaient, par vengeance, incendié les domiciles des familles allemandes pour lesquelles ils avaient été contraints de s'employer, et nous réclamaient des lits. D'autre part, une division de SS avait disparu presque tout entière dans la forêt voisine et, comme le général Barber se refusait, après le 8 mai, à risquer la vie d'un seul de ses soldats, il donna mission aux prisonniers de guerre de l'armée allemande dans la région de les récupérer: aucun d'entre eux ne fut retrouvé; il est très probable que des vêtements civils leur furent donnés et leur permirent de se fondre dans la population.

Quant à moi, n'ayant plus de raison de rester avec l'armée britannique -écossaise-, je quittai, fin mai-début juin, Timmendörfer Strand, la plage chic de Lübeck, où je demeurais dans une élégante villa, pour regagner la France à travers les ruines allemandes dans la BMW que j'avais trouvée sans propriétaire au centre de l'Allemagne. Je la conservai un certain temps à Paris jusqu'au moment où le manque de pièces de rechange me contraignit, moi aussi, à l'abandonner.

Je mesure fort bien la chance que j'ai eu à participer sans dommages à une campagne passionnante, vitale pour la liberté des pays européens de l'Europe de l'ouest, et de vivre des moments particulièrement intéressants, souvent grâce à la compréhension de mes supérieurs.

Le 15th (Scottish) "Recce" était une famille heureuse dans laquelle les relations étaient d'une totale simplicité. La confiance et l'amitié qui me lient au régiment dure encore, et est sans aucun doute réciproque. Il me suffit de songer à cette époque et aux rassemblements de l'Association pour qu'une quarantaine de noms de profonds amis me viennent à l'esprit. Nous nous réunissons en principe deux fois par an, en mai à Londres, et à l'automne ailleurs en Grande-Bretagne ou quelque part en Europe. En dehors même des réunions, nous avons des relations personnelles très enrichissantes.

Lors d'une de ces réunions, à Berlin, en 1990, le premier jour de la réunification économique de l'Allemagne -j'ai dû, ce jour-là, piloter un taxi à Berlin-Est où j'étais plusieurs fois allé, mais où le chauffeur n'avait jamais pu se rendre-, un dernier épisode mérite peut-être d'être relaté.

Pour nous honorer, les autorités militaires britanniques avaient proposé aux anciens officiers du régiment -déjà âgés de plus de soixante ans- de venir piloter des chars Challenger sur le terrain de manœuvre de



## Association du Souvenir des Cadets de la France Libre

### Un Français dans l'armée écossaise

Le récit de Jean Wahl

l'armée britannique à Berlin. Je n'avais jamais piloté un char, et hésitais à accepter car je ne voulais pas risquer qu'un Français puisse détériorer le matériel de Sa Majesté. Mais il m'a paru que le prestige national était en jeu, et je fis partie du lot de ceux qui acceptèrent.

Je m'aperçus rapidement comme il était facile de piloter un char moderne avec beaucoup de précision: quelques boutons, et les commandes électroniques obéissent. Merveilleusement aidé par un sergent allongé à côté de moi, je dus d'abord faire une marche arrière pour éviter le char d'un ami maladroit; puis, traversant un étang, par analogie avec la conduite sur roues, je voulus accélérer pour ne pas enliser le char dans la vase; mais le sergent me dit: "steady, sir", car, dans un char, il faut au contraire ralentir pour que l'accumulation de vase n'immobilise pas les barbotins; il y avait ensuite une côte en haut de laquelle se trouvait un arbre dont les branches basses semblaient devoir être heurtées par le long canon du char; il y avait un seul interrupteur dont la commande ne m'avait pas été mentionnée; à tout hasard, je l'actionnai vers le bas, et le canon s'abaissa comme il fallait. Je revins à mon point de départ sans autre incident et appris, un peu plus tard, que j'avais battu le record du tour!

Ce fut, comme aurait dit Christophe, la fin des "exploits" du sapeur.

24 juin 2003    Jean Wahl